

Jan Swidzinski : l'artiste dynamise le monde au lieu de l'étouffer (en principe)

Paul Ardenne

Numéro 118, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ardenne, P. (2014). Jan Swidzinski : l'artiste dynamise le monde au lieu de l'étouffer (en principe). *Inter*, (118), 74–74.

Jan Swidzinski : l'artiste dynamise le monde au lieu de l'étouffer (en principe)

► PAUL ARDENNE

Cette formule, il y a quelques jours, m'est venue naturellement suite à la lecture d'une interview donnée par une plasticienne française à une revue new-yorkaise, où celle-ci explique sa démarche. Cette lauréate d'un concours international, qui vient à New York pour y exposer ses œuvres dans le hall du *New York Times*, répond sobrement aux questions que lui pose l'interviewer, sans le souci de fourbir une théorie ou de se fendre de mots définitifs et pompeux. Ses réponses sont nourries par un leitmotiv : je prends le monde tel qu'il est et tel qu'il vient, je l'accepte tel quel, j'y ajoute des créations qui sont de nature à la fois additive (j'augmente la surface et la densité du réel) et énergétiques (chacune de mes créations alimente le réel, l'enrichit, le porte au mouvement, à l'excitation). C'est alors que me vient cette formule : « L'artiste dynamise le monde au lieu de l'étouffer ».

J'ai appris la mort, il y a peu, de Jan Swidzinski, le « père » de l'art dit « contextuel ». C'est à sa mémoire que je voudrais dédier ces quelques lignes de réflexion – à un homme courageux, dit autrement, un homme qui a enduré le communisme d'État version soviétique, un des pires systèmes que la science politique ait généré, et qui a su développer dans ce cadre poétiquement étriqué, proche de la mort clinique, une œuvre interrogeant sans relâche le lien entre l'individu et le social, entre l'individu, lui-même et les autres aussi bien, dans cette triangulation moi-autre-soi qui constitue l'essence des rapports humains. À cette entrée, les performances de Swidzinski, ses nombreux textes, ses conférences, le tout cohérent que constitue sa création n'auront eu de cesse d'avaliser l'importance des « contextes », à rebours de tout idéalisme, et à l'encontre de tout transcendantalisme. Quel message Jan Swidzinski nous laisse-t-il ? 1, Le contexte nous détermine, 2, nous ne vivons pas libres si nous n'élaborons pas nous-mêmes, en regard de ce contexte, nos propres contextualisations, à la fois impliquées et indépendantes. Solidarité et solitarité tout ensemble, en interaction s'entend. Une société vivable est celle qui fédère en les agrégeant des sous-ensembles potentiellement centrifuges, au risque de la désagrégation, cet autre nom de la liberté.

L'addition, l'énergie. Ces deux termes sont les fondements d'un espace symbolique renouvelé, vivable, justement. Un espace existentiel nous allégeant de la « peste symbolique » dans

laquelle nous baignons aujourd'hui, jusqu'à la nausée souvent. Cette « peste » symbolique ? Elle s'incarne, pour simplifier, dans la croissante dissolution des valeurs sociopolitiques engendrée par le déclin de la modernité, la postmodernité anémique et le renoncement graduel à l'éthique qui l'accompagne au profit d'une quête maximale de jouissance pour l'essentiel décérébrée. L'art, dans cette partie, a sa place, celle de la « superstructure », aurait dit Marx, et non celle de la pratique maîtresse de l'élaboration vitale, mais une superstructure pour l'occasion cosmétique : un élément de plaisance, une somme de formes d'expression de type accompagnement. Ici, l'art s'instrumentalise de lui-même, ceux qui le font, tant et plus, baissent la garde, il se change toujours plus en formule d'*entertainment*, d'occupation, de divertissement. Que cette formule friandise soit consommée tant et plus dans la jouissance heureuse ou le masochisme importe peu, au demeurant, puisque consommée plutôt qu'expérimentée.

Le problème, concernant l'expression artistique contemporaine, c'est ce suivisme massif, ce continuum répétitif et réitératif, ce recul de l'expérimental solitaro-solidaire. Avec cette conséquence : l'art n'ajoute (l'addition) ni ne meut (l'énergie) quoi que ce soit à et de l'ordre régulé du monde. S'il « est », c'est pour raffermir ce qu'il est en termes d'acquis, contre un authentique devenir. Et s'il émerge, ce qu'il émerge c'est d'abord sa propre capacité à ne pas se ressourcer, sa propre capacité au hoquet. Comment dès lors reconstruire dans ce cadre un espace symbolique acceptable, à la fois en tension et pacifié, molaire et moléculaire, pour soi et pour tous, précautionneux – le *care* – et offensif – la création ouverte, à l'image en somme de nos désirs ? Comment se défait-il du risque permanent du come back idéologique, quelque forme qu'il prenne, même les plus amènes (l'écologisme apolitique et consensuel, par exemple, dont les effets dans le champ de l'art sont aujourd'hui en forte croissance) ? Le flux de l'art, dans ce combat, peut concourir efficacement s'il s'évite le renouvellement acritique, et s'il n'entend pas non plus se commettre de façon prioritaire avec le marché, en faisant de la donnée matérielle l'élément essentiel de la constitution de sa valeur. Il faut dire au passage un mot du ridicule de la « supermarchandise » et du fétichisme délirant dont le monde de l'art est devenu depuis un quart de siècle le

théâtre spectaculaire et, il faut bien le reconnaître, plus désolant que valorisant. La vente à prix astronomique d'œuvres modernes – le plus souvent ignorées en leur temps – ou contemporaines de type objets de décor pseudo-critiques (Koons, Hirst, Murakami...) enregistrée depuis trois décennies à présent n'est pas le fait d'une performance de marché mais celui d'abord d'une inquiétude : de telles œuvres jouent comme facteurs d'assurance et de réassurance contre le sentiment, et de manquer son époque, et de ne pas contribuer à sa mesure à son élaboration symbolique. Il faut plaindre à cet égard les acheteurs qui ont besoin de ce type de relation inquiète à l'objet d'art. Où celui-ci parle de la vie, d'une expérience du monde, ils voient un objet de contrition et de consolation. *Beati Pauperes Spiritu*.

Rouvrir un champ symbolique *libre* et non plus instrumentalisé de toutes parts, dans cette partie, n'est pas facile. Il conviendrait pour ce faire de voir remise sur la scène cette donnée essentielle de l'art depuis qu'il n'est plus voué à servir d'abord de faire-valoir au pouvoir religieux, aristocratique ou bourgeois : le travail de chacun, et de l'artiste comme quiconque, sur soi. Le travail sur soi garantit seul la prise de conscience de la position occupée – dans l'organigramme social, dans le monde, dans la communauté... Il est en cela, sui generis, le meilleur antidote qui soit contre l'affiliation de circonstance, la mode et la souscription au *mainstream*, ces figures éminentes de l'obéissance politique et de la servitude. Travailler sur soi – donc sur l'autre – et expérimenter sa vie, en convertissant le tout en formes qui font inscription, témoignage et mémoire. Travailler sur soi, s'entend, pour sonder l'étendue de ses forces de différence, de différenciation et d'aliénation subie et consentie. On reconnaît-là une des récurrences de l'œuvre de Jan Swidzinski, au-delà de la formule. Sauf à rêver la reproduction, et à jouir de la tradition, l'avenir de l'art, sa dynamique sont là et non ailleurs. ◀

Universitaire (Faculté des arts, Amiens), collaborateur, entre autres, des revues *Art Press* et *Archistorm*, Paul Ardenne est l'auteur de plusieurs ouvrages ayant trait à l'esthétique actuelle : *Art, l'âge contemporain* (1997), *L'art dans son moment politique* (2000), *L'image corps* (2001), *Un art contextuel* (2002), *Portraiturés* (2003), outre diverses monographies d'architectes, un essai sur l'urbanité contemporaine, *Terre habitée* (2005, rééd. 2010), et deux romans. Autres publications : *Extrême : esthétiques de la limite dépassée* (2006), *Images-monde : de l'événement au documentaire* (avec Régis Durand, 2007) et *Art, le présent : la création plastique au tournant du XXI^e siècle* (2009), dont cet article s'inspire largement.

Notre ami Jan Świdziński est décédé en février 2014. Il a été une véritable personne-ressource, et les Éditions Intervention ont produit diverses activités avec lui au fil des ans. Il a publié la majorité de ses écrits ici, au Canada. Nous avons pris la décision de produire une monographie avec nos amis-complices polonais, en français, anglais et polonais, pour souligner l'importance de son apport. Jan Świdziński a théorisé les pratiques contextuelles qui ont modifié notre engagement de l'art dans de multiples insertions sociales et culturelles, selon le point de vue de Paul Ardenne, qui a publié il y a quelques années *Un art contextuel* chez Flammarion, en France. Cette monographie inclura des textes de Brian Dyson, de Lukasz Guzek, d'Artur Tajber, de Richard Martel et une entrevue avec Bruce Barber. À suivre ! RICHARD MARTEL